

SHIGA Izumi

*Quand le ciel  
pleut d'indifférence*

Roman traduit du japonais  
par Elisabeth Suetsugu



*Éditions Picquier*

Je marchais dans une rue un peu à l'écart, quand je me suis arrêté. J'étais devant la porte de la clinique Yasaka, celle qui donne sur l'arrière du bâtiment.

« Ça alors, rien n'a changé », ai-je murmuré pour me donner une contenance. En même temps, j'ai levé les yeux, de l'air de celui qui vient seulement de prendre conscience de l'endroit où il se trouve.

Une grille en fer forgé ornée d'un relief d'arabesques de vigne, encadrée par des montants en brique rouge. Tout le côté suranné des débuts de la modernisation<sup>1</sup> était là, tel que par le passé. Rien n'avait changé depuis que ma sensibilité et ma raison s'étaient éveillées au monde.

---

1. En japonais, *bunmei kaika*. Désigne principalement la modernisation à l'occidentale des débuts de l'époque Meiji (1868-1912).

Il est vrai que l'interphone avait fait place à un modèle tout nouveau, équipé d'une caméra et d'un détecteur d'approche. Autrefois, il y avait seulement un bouton qui permettait de communiquer avec l'intérieur, un système tout simple. Pourtant, je me rappelle que j'étais resté le doigt en l'air, intimidé par cet objet qui ne m'était pas familier, sans pouvoir me décider à appuyer.

C'était il y a trente ans. J'étais en dernière année de l'école primaire, un samedi de printemps après la classe. Trente ans. Plus j'y pense, plus je reste saisi. Trente années ! De quoi donner le vertige.

J'avais donc onze ans et je suis resté un long moment planté devant l'interphone. La porte de derrière de la clinique Yasaka communiquait avec la résidence du directeur et, quelque part dans cette maison, une fillette arrivée depuis peu d'une autre école était alitée. Mes doigts serraient une enveloppe contenant plusieurs photocopies, que le professeur principal m'avait ordonné d'aller lui remettre.

Yasaka Misuzu venait de Tôkyô. Le maître avait expliqué que son père était chirurgien dans un hôpital universitaire. Nous, on était restés bouche bée. C'était exactement comme à la

télé! Apparemment, le praticien était venu avec sa famille prendre la succession de son père à la tête de la clinique. Misuzu n'avait sans doute pas démenagé de gaieté de cœur, car c'était peut-être le pays natal de son père mais elle-même était née à Tôkyô et ne pouvait imaginer pire campagne. Un vrai trou, pour tout dire. L'intense déplaisir, le puissant malaise qu'elle devait ressentir à se retrouver dans un environnement qui n'était pas fait pour elle jaillissaient de toute sa personne. Les garçons de la classe ne lui adressaient pas la parole, quant aux filles, elles avaient fait d'elle leur ennemie, la traitant de « mademoiselle qui se donne des airs ». Tout simplement parce qu'elle était toujours bien habillée, avec un air un peu hautain, et qu'elle ne parlait pas beaucoup.

Misuzu était arrivée le jour de la rentrée des classes, mais à la mi-avril une grippe l'avait obligée à garder la chambre. Une fois, j'avais remarqué des graffitis perfides sur son pupitre. C'était une écriture féminine. Après quelques hésitations, j'avais fini par tout gommer en douce. Mon acte ne manquait pas de courage, car si on m'avait découvert, je risquais de me retrouver avec toutes les filles de la classe contre moi.

Le samedi en question, pour la simple raison que ma maison était proche de celle de Misuzu, le professeur principal m'avait chargé d'aller lui porter les photocopies, sous prétexte qu'il voulait absolument qu'elle les ait dans la semaine. Il est vrai que le docteur Yasaka était notre médecin traitant, mais je n'avais jamais vu la maison proprement dite, dissimulée tout au fond du jardin. Quant à l'interphone, inutile de dire que je n'avais jamais posé le doigt dessus.

A cette époque, mon cœur était encore pur, je venais à peine d'atteindre l'âge de la puberté. A seulement évoquer l'image de Misuzu couchée au fond de la maison, ma tête s'enflammait. J'étais persuadé que pas un son ne sortirait de ma gorge et je ne me décidais pas à appuyer sur le bouton de l'interphone. J'aurais pu fourrer l'enveloppe dans la boîte aux lettres et prendre mes jambes à mon cou. Mais cela revenait à graver au fer rouge sur mon dos le mot LÂCHE. En fin de compte, le comportement que j'eus ce jour-là fut la contradiction même : j'ai ni plus ni moins fait fi de l'interphone et poussé la grille comme si je pénétrais chez moi. Cela pourra sembler contraire au bon sens le plus élémentaire, mais à cette époque, n'importe quel enfant de la campagne en aurait sans doute fait autant.

Entrer sans permission dans une maison étrangère, ce courage-là, nous en avons à revendre.

Aujourd'hui, je peux appuyer sur le bouton de l'interphone sans la moindre hésitation.

Evidemment, je sais qu'on ne me répondra pas. L'objectif de la caméra ressemble à l'œil d'un poisson mort. Pas de courant. Ce n'est d'ailleurs pas la seule maison concernée, toute la ville est privée d'électricité. Et d'eau. Les habitants ont disparu. Quoi d'étonnant que la maison du directeur de la clinique soit vide, elle aussi? La ville dans son entier est comme une grande demeure désertée.

A cause du tremblement de terre, à cause de l'effroyable accident nucléaire.

Cette petite ville du nord du Japon, située au bord de l'océan Pacifique, a été déclarée zone sinistrée devant être évacuée parce qu'elle se trouve à l'intérieur d'un périmètre de vingt kilomètres autour de la centrale qui a explosé. THREE MILE ISLAND, TCHERNOBYL, FUKUSHIMA. OU BIEN ENCORE HIROSHIMA, NAGASAKI, FUKUSHIMA. Le monde entier a été bouleversé, comme si des trous s'étaient ouverts dans la terre. C'est bien possible, et alors? La ville aura beau être le point de mire de l'univers, c'est ma ville. Et

moi, je ne suis pas parti, malgré l'ordre d'évacuer. Deux semaines ont passé. Mon corps est peut-être traversé d'innombrables radiations, je suis en vie. Même si d'innombrables cellules sont atteintes, à l'heure qu'il est, je vis, incontestablement.

Je pousse la porte, pour voir. Bien sûr, elle ne s'ouvre pas. J'ai posé le pied sur le relief de la grille et je me suis hissé dessus. Comment franchir les deux mètres de haut du portail ? L'instant d'après, j'étais de l'autre côté. J'ai secoué la terre qui me collait aux mains. Sans pouvoir m'empêcher de penser que ça n'éliminerait pas les substances radioactives.

Tout de suite en entrant, sur la droite, le garage en béton armé. On pouvait y ranger trois voitures, à présent il est vide. A côté, une petite bâtisse en bois à l'occidentale, de guingois, semble s'appuyer contre le garage. C'est un vieux bâtiment, il paraît que l'arrière-grand-père de Misuzu l'utilisait autrefois comme bureau, mais déjà au temps de mon enfance, on en avait fait une remise. Les vitres étaient brisées, le pilier de l'entrée fendu, le toit pointu comme celui d'une église penchait, la girouette pendait à l'envers. Les fenêtres aux vitres cassées laissaient voir de vieux meubles, des bibliothèques de travers

ou renversées, le sol était jonché de livres et de disques.

Quand on avait dépassé la bâtisse occidentale, on découvrait une haie de camélias sauvages. Après un portillon de bois, un peu plus loin, c'était la résidence du directeur. Ma mémoire était fidèle. Seule la maison ne correspondait pas à mon souvenir. C'était à l'origine un édifice massif, on l'avait reconstruit, et il donnait l'impression d'un entassement fragile de bois. Les vitres de la maison vide reflétaient froidement la couleur du ciel.

Le jardin n'avait pas changé. C'était un jardin sans chaleur, un pin, quelques pierres, un étang. Ce qui m'a surpris, c'est que la volière était toujours là. C'était une grande volière, comme on en voit souvent dans les écoles primaires. Les perchoirs étaient semblables à mon souvenir. Autrefois, il y avait un paon ici. Le directeur de la clinique, autrement dit le grand-père de Misuzu, y élevait des paons.

« Vous vous rendez compte ! Il y a des autruches qui se baladent dans les rues d'Okuma ! »  
Ce matin, je suis allé faire des courses au centre commercial de la ville voisine, et tandis que j'allumais une cigarette à l'endroit réservé aux fumeurs, un jeune qui tripotait son smartphone



a soudain éclaté de rire. Il m'était parfaitement inconnu. Se tournant vers moi, il m'a dit familièrement : « Vous voulez jeter un coup d'œil ? » Il se marrait en regardant la scène. Okuma est la ville où se trouve le réacteur numéro un de la centrale de Fukushima. Quelqu'un avait sans doute réussi à s'introduire et avait filmé.

Les autruches sont des oiseaux qui grandissent vite en se contentant de peu. La compagnie d'Electricité de Tôkyô, décidée à faire de l'autruche le symbole de l'énergie nucléaire, en d'autres termes le symbole de l'énergie illimitée avec un minimum de combustible, avait aménagé un parc conçu tout spécialement pour y élever des autruches, mais l'explosion de la centrale avait fait fuir les oiseaux. Le stade de l'ironie ou de l'humour noir était de loin dépassé. Quand la réalité devient surréaliste à ce point, que peut-on faire sinon prendre le parti d'en rire ?

Le jeune homme espérait sans doute que je prenne ça à la rigolade comme lui. Mais je n'ai pas pu. Car les autruches déambulant dans la ville déserte avaient extrait de ma mémoire un souvenir, le souvenir d'un paon. Si l'autruche symbolisait l'énergie nucléaire, le paon en était également un symbole, à un autre titre. Pour

moi en tout cas. J'avais vécu jusqu'ici comme si je n'étais pas concerné, j'avais posé un couvercle sur ma mémoire, mais la catastrophe avait fait sauter le couvercle. Et maintenant, dans cette ville désertée par ses habitants, il me semblait que... oui, j'ai eu l'impression que je pourrais supporter, oh, rien qu'un peu, la douleur de me souvenir.

Trente ans plus tôt, quand j'ai pénétré pour la première fois dans ce jardin, je suis resté muet devant l'atmosphère étrange qui y régnait. On sentait tout de suite l'aisance des gens qui vivaient là, non que ce jardin fût particulièrement luxueux ou raffiné mais il ne respirait pas la vie, le quotidien en était absent, c'était un jardin à l'état pur, rien d'autre, et c'est cette sécheresse absolue que j'ai trouvée mystérieuse. Je me suis immobilisé, j'ai regardé autour de moi et mes yeux sont restés captivés par une volière. A l'intérieur, il y avait un grand oiseau. Un paon ?

J'en ai eu le souffle coupé. Quoi d'étonnant, je n'avais jamais mis les pieds dans un jardin d'acclimatation, je n'avais vu des paons que dans des livres. Celui que j'avais devant moi se tenait sur un perchoir, étalant les plumes vertes de sa longue traîne, le cou dressé bien droit dans un miroitement bleu, imposant, immobile dans

l'orgueil de sa haute naissance. L'écolier que j'étais, espérant qu'il ferait la roue, a tapoté le grillage de la volière. Le paon, calme et majestueux, a tourné la tête et, de son œil d'un rouge profond comme une pierre précieuse, il m'a regardé.

Je ne saurais dire combien de temps s'est écoulé ainsi. Le paon n'est pas un oiseau simplement magnifique, sa beauté recèle un effroi mystérieux. La mère de Misuzu se tenait à la porte d'entrée et jusqu'à ce qu'elle m'adresse la parole pour me demander qui j'étais, je n'ai pas quitté l'oiseau des yeux.

Aujourd'hui, la volière est vide. Le paon n'est plus là, aucun oiseau non plus. Le jardin est silencieux. Dans l'étang, des carpes nagent d'un air grave, faisant miroiter l'eau fugitivement. Nulle part je ne découvre de traces de la catastrophe, si je voulais, je pourrais même croire qu'il ne s'est rien passé. Pourtant, l'atmosphère est sinistre. Quelque chose est là, qui empêche qu'on se sente en paix.

La porte de la volière s'ouvre en grinçant. De l'autre côté du grillage, une forme noire remue faiblement. Malgré moi, je fais un pas en arrière, mais ce qui apparaît dans l'ouverture, c'est un chien noir. Un labrador retriever. Pas de quoi

s'affoler, la volière d'autrefois s'est tout simplement transformée en niche.

Le chien a sans doute été abandonné. Une notification officielle donnait l'ordre d'évacuer en laissant les animaux. Le directeur de l'hôpital s'était donc soumis fidèlement aux consignes venant d'en haut. Deux semaines s'étaient écoulées, le chien était vivant, ce qui permettait de supposer qu'on lui avait laissé en partant une grande quantité de nourriture, n'empêche, il était d'une maigreur à faire pitié, si efflanqué qu'on lui voyait les côtes.

Le chien levait le museau, cherchant à identifier le visiteur. Il hésitait, ne sachant s'il devait aboyer devant l'intrus ou agiter la queue en face de son sauveur. De toute façon, je n'avais rien sur moi à lui donner à manger. Sans nourriture, il ne devait pas y avoir grande différence entre les bons et les mauvais. J'ai regardé l'animal, d'un air de lui dire de ne rien attendre de moi. Parce que tu sais, mon vieux, moi non plus, depuis le sinistre, je ne mène pas une vie digne d'un être humain.

A-t-il lu dans mes pensées, j'ai surpris dans ses yeux une lueur de renoncement. Avançant sa tête pitoyable, il s'est traîné vers l'étang, a posé ses pattes sur la bordure en pierre et s'est

penché pour boire. Il était tellement décharné que la peau de ses joues ballottait. Une corde attachée à un perchoir était passée à son collier. S'il fallait que les gens abandonnent leur animal, au moins, qu'ils lui laissent sa liberté, bon sang! Est-ce qu'ils aimeraient mieux laisser crever leur chien plutôt que d'avoir des comptes à rendre s'il se mettait à errer partout? L'eau a dessiné des cercles autour du museau noir et le ciel qui se reflétait dans l'étang s'est déchiqueté. Il ne faisait pas de doute que l'eau était une véritable soupe d'éléments radioactifs.

*Picha picha*, flic flac. En entendant le pauvre clapotis de l'eau, j'ai fini par me sentir moi-même misérable. Pourquoi tu ne te mets pas en colère? Je m'énervais. Aboie donc à la fin! Montre tes crocs!

Le chien a levé la tête, de l'air de dire, tu me veux encore quelque chose? Non, bien sûr.

La surface de l'eau s'est assombrie. J'ai regardé le ciel.

Il y a trente ans, la mère de Misuzu m'a reconduit à la porte. Elle voulait m'apprendre à me servir de l'interphone, ayant jugé que j'étais un petit campagnard qui ne savait même pas appuyer sur un bouton. C'était une jolie femme distinguée qui sentait bon. Moi, comme un

imbécile, je suis resté à écouter ce qu'elle m'expliquait, avec des hochements de tête.

Pour sortir, je me suis hissé sur la porte de derrière. J'étais tellement absorbé dans mes réflexions que je ne me suis pas préoccupé de savoir s'il y avait quelqu'un dans les parages. Quand je me suis retrouvé sur la route en train de me relever, il y avait quelqu'un devant moi. Je ne m'y attendais pas. C'était une femme en imperméable bleu. L'imperméable devait être un vêtement de protection. Entre le masque et la capuche qui lui couvrait tout le bas du visage, deux yeux écarquillés me dévisageaient. Si elle se mettait à crier, j'aurais l'air fin. Peut-être y avait-il dans le coin une voiture de police en train de patrouiller. J'ai fixé les yeux sur la pièce d'identité qu'elle portait accrochée au cou et j'ai sauté sur l'occasion.

« Figurez-vous qu'il y a un chien là-dedans, ai-je expliqué en pointant le doigt très calmement du côté de la grille.

— Comment? a-t-elle dit en fronçant les sourcils.

— Vous faites partie d'une équipe de secours, n'est-ce pas?

— Oui, en effet. » Elle restait sur la défensive.

« Eh bien, il y a un chien là. Ses maîtres l'ont abandonné et il est affamé!

— Un chien? » Ses yeux ont suivi la direction de mon doigt, tandis qu'elle se rembrunissait.  
« Vous pensez qu'il risque de mourir?

— Sûrement, si on le laisse comme ça. Vous n'avez rien qu'on puisse lui donner à manger?

— Malheureusement, mon travail consiste à m'occuper des chats. »

Elle a pris une mine contrariée, puis elle a sorti de la poche de son imperméable une boîte de nourriture pour chat. Dessus, il y avait une étiquette qui portait la mention *L'arche de Noé des chats*, le nom de l'association dont elle faisait partie.

« Aucune importance, pourvu que ça se mange!

— Mais c'est que c'est une boîte qu'on m'a confiée, et je ne sais pas si j'ai le droit de l'ouvrir. S'il y a urgence, je peux contacter l'équipe qui s'occupe des chiens. C'est une maison que vous connaissez?

— Des gens que je connais? Oui, enfin, disons que c'est la maison d'une amie. Une ancienne camarade de classe. Moi, j'habite tout près, et je venais très souvent jouer ici. J'ai voulu jeter un coup d'œil et il se fait que j'ai découvert le chien...

— Vous pourriez les joindre? Avec l'accord du propriétaire de l'animal, je demanderai à l'autre équipe de le recueillir.

— Non, je ne peux pas les contacter. Je ne connais pas leur numéro de portable, je ne sais même pas où ils se sont réfugiés...

— Vous aussi, vous êtes réfugié? Si vous acceptez de vous porter garant de l'animal, on peut envisager de le recueillir. Ça ne vous ennuie pas de me donner votre nom, votre numéro de téléphone, ainsi que l'endroit où vous êtes réfugié? »

Les choses prenaient un tour de plus en plus fastidieux. Moi qui avais seulement voulu montrer que je n'étais pas un malfaiteur!

« Non, je ne suis pas réfugié. Dans la rue principale, il y a l'enseigne d'un coiffeur, Yoshida. C'est là que j'habite, c'est ma maison. Bon, ça va, je vais chercher une solution de mon côté. Désolé de vous avoir fait peur. »

Je me suis légèrement incliné, j'ai coupé court, je lui ai tourné le dos et je suis parti comme si je prenais la fuite. Mais voilà qu'elle s'est mise à courir pour me rattraper! Je n'en revenais pas.

« Attendez! Je m'appelle Mimura Reiko, de l'arche de Noé des chats », a-t-elle dit en abaissant son masque de protection, découvrant ainsi



à moitié son visage. J'avais cru au début que j'avais affaire à une étudiante, mais elle devait bien avoir entre trente et trente-cinq ans. « Je suis chargée de recueillir les chats qui ont été abandonnés. Vous n'auriez pas vu le chat des Iwasaki, une maison un peu plus loin? Il est blanc, marron et noir. J'ai une photo. Tenez. Il s'appelle Mah. Ce sont les Iwasaki qui m'ont demandé de le retrouver. » Elle parlait très vite.

J'avais l'air malin, obligé de regarder la photo du chat. Qu'est-ce qu'elle voulait que je lui dise, je ne passais pas mon temps à examiner tous les chats que je rencontrais sur mon passage!

« Les Iwasaki, je les connais, mais leur chat... Non, vraiment, je ne vois pas.

— Si vous l'apercevez, seriez-vous gentil de me prévenir? Je vous note mon numéro de téléphone. »

Elle a sorti une carte de visite sur laquelle elle a inscrit son numéro de portable. Cette facilité avec laquelle elle donnait son numéro! Je n'en revenais pas. Est-ce qu'elle était idiote, ou naïve, pourquoi donc ne mettait-elle pas en doute mon honnêteté? Car enfin, qu'est-ce qui lui permettait de croire que je n'étais pas un fieffé menteur et que je n'avais pas de mauvaises intentions?

« Vous venez souvent par ici ? a-t-elle demandé tandis qu'elle me tendait sa carte.

— Pardi, je suis chez moi ici ! »

Sans bien regarder, j'ai fourré la carte dans la poche de mon pantalon.

« Vous avez des raisons pour ne pas être évacué ? Vous ne voulez peut-être pas vous séparer d'un animal ?

— Vous en avez de bonnes, l'animal que je ne peux pas abandonner, c'est ma mère, figurez-vous ! Elle est malade et on ne peut pas la bouger, voilà.

— Je vous demande pardon, je ne savais pas... »

Confuse, Reiko s'est interrompue.

« Non, non, y a pas de mal. Mais vous, vous êtes comme ça tout le temps à déambuler toute seule ? Vous savez, c'est plutôt mal famé dans les parages... »

— J'ai des compagnons. On a disposé des pièges aux endroits dont le chat a fait son territoire et on s'est réparti la tâche, c'est-à-dire qu'on vérifie chaque cage pour s'assurer qu'elle est bien vide.

— Vous devriez rester sur vos gardes. Parce qu'on ne peut pas savoir s'il n'y a pas un type louche qui se cache, ni d'où il peut surgir !

— Entendu. Je ferai attention.

— Bon, eh bien, si j'aperçois Mah, je vous passerai un coup de fil.

— Je vous remercie. » En même temps, Reiko s'est inclinée si bas que son front touchait presque ses genoux.

Je me moquais éperdument de ce que pouvait devenir le chat. Mais ça m'avait fait plaisir d'échanger quelques mots avec une femme, il y avait longtemps que ça ne m'était pas arrivé.

Après l'avoir quittée, j'ai pris douloureusement conscience que j'étais seul.

J'ai tourné au coin, je me suis retrouvé dans la rue principale et j'ai marché dans le quartier commerçant. La ville n'est pas bien grande. Au bout de la rue qui s'étire vers l'ouest, un alignement de montagnes anciennes laissait l'énorme soleil se coucher à l'horizon. Les rayons du crépuscule transperçaient la ville déserte. La chaussée orangée était déserte elle aussi, elle renvoyait exagérément la belle lumière du couchant. Seule ma silhouette s'allongeait démesurément sur l'asphalte. Comme si des mains invisibles s'emparaient de mon ombre et l'étiraient malgré moi. J'avais l'impression d'avoir devant les yeux un paysage qui n'était pas de ce monde.

Le lendemain de la catastrophe, les habitants se sont enfuis dans la panique à l'annonce de l'explosion de la centrale nucléaire. La clinique Yasaka aussi, ne sachant plus où donner de la tête avec tous les malades et les blessés, a fermé ses portes à la fin de l'après-midi. Cependant, moi, je n'ai pas fui. Je ne pouvais pas m'enfuir. Debout devant ma porte, je suis resté à fumer cigarette sur cigarette en regardant distraitement le soir tomber sur le quartier que les voitures n'arrêtaient pas de traverser sans s'arrêter. Jamais je ne pourrai oublier ce que j'ai ressenti alors. Il me semblait que je me dépouillais de toutes sortes de choses, et l'épouvante m'a saisi à l'idée que moi aussi j'allais me retrouver complètement vide.

Devant moi, une voiture s'est arrêtée, le patron du petit restaurant de soupes chinoises dont j'étais un habitué a sorti la tête et a hurlé dans ma direction :

« Qu'est-ce que tu fous comme ça, le nez en l'air ?

— L'état de ma mère n'est pas brillant, ai-je expliqué avec un geste de la main, celle qui tenait la cigarette, en m'efforçant de faire preuve d'une certaine nonchalance. Impossible de la bouger. Si je la force à partir, elle y passera.

— Mais toi, au moins tu dois t'éloigner à tout prix ! Tu ne te rends pas compte que le ciel est envahi de nuages radioactifs ?

— Comment voulez-vous que je prenne la fuite si je ne sais pas où aller ?

— Parce que tu crois que c'est le moment de faire le fanfaron ! » Le visage crispé de colère, il a fini par repartir.

Au moment où le soleil s'est couché, la ville s'est retrouvée nettoyée de ses habitants, comme si on avait balayé les rues. L'obscurité l'a enveloppée, tout était noir. Il m'a semblé que ma vie était finie.

Deux semaines ont passé. On est venu de la mairie pour tenter de me convaincre de partir, mais je suis resté. Si ma mère mourait, je serais prêt à partir, mais le souffle de la vie est toujours là, même s'il est aussi ténu et fragile que la flamme d'une bougie que vient effleurer le vent. A la question : « La radioactivité ne vous effraie pas ? », que puis-je répondre, sinon que j'en ai pris l'habitude. Je ne me vante pas. C'est comme la peur de mourir, au bout de trois jours, l'homme s'habitue. Il est bien plus effrayant de vivre sans savoir ce qu'on a devant soi. Oui, quoi de plus terrible que de vivre sans connaître l'avenir ?